Document généré le 2 juin 2025 14:37

Jeu
Revue de théâtre

Un drame solide et sans retenue
Le Baiser de la veuve

Sylvain Schryburt

Numéro 119 (2), 2006

URI : https://id.erudit.org/iderudit/24450ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)
1923-2578 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Schryburt, S. (2006). Compte rendu de [Un drame solide et sans retenue : *Le Baiser de la veuve*]. *Jeu*, (119), 130–131.

Tous droits réservés © Cahiers de théâtre Jeu inc., 2006

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

SYLVAIN SCHRYBURT

Un drame solide et sans retenue

Ingénieux, le décor de Michel St-Amand occupe au maximum le minuscule Espace Geordie, jusqu'à en déborder. Les spectateurs font ainsi face à la régie, transformée pour l'occasion en vestiaire d'une petite entreprise de recyclage, quelque part en province. La porte qui mène d'ordinaire au garage débouche désormais sur un entrepôt. Çà et là, sur le plancher central, des piles de journaux ficelés, des amas de boîtes de carton. Au fond, une presse mécanique, comme une cheminée. Il y a aussi quelques outils. Des néons éclairent la scène : on les entendra grésiller tout au long du spectacle. L'atmosphère est réaliste, le milieu prolétaire, le travail répétitif et le passé des personnages on ne peut plus sordide. Bref, la table est dressée pour un drame social qui rappelle par moments l'esprit des pièces qu'on voit à la Licorne.

Le Baiser de la veuve de Israël Horovitz, mis en scène par Mario Borges (À qui mieux mieux III, 2005) à l'Espace Geordie. Sur la photo : Antoine Bertrand (Benoît) et Marc-François Blondin (Kevin). Photo : Denis Germain.

Kevin et Benoît, deux adolescents attardés, terminent leur quart de travail en buvant une bière. Ils se connaissent depuis toujours et sont liés par une amitié brute où les *jokes* de cul et les pointes mesquines sont un mode courant de communication. Leurs discussions en viennent d'ailleurs rapidement aux bousculades, sinon aux coups : Benoît ne tolère pas les blagues sexuelles de son ami lorsqu'elles visent directement Élizabeth, une native du village de retour après de longues années d'absence. C'est qu'avec elle reviennent aussi les souvenirs refoulés d'une journée fatidique qui a précipité son départ. Treize ans plus tôt, Élisabeth a été victime d'un viol collectif perpétré par non moins de sept jeunes hommes, dont Kevin, l'instigateur, Benoît… et son propre frère.

Le Baiser de la veuve est une œuvre où rien n'est dit qui ne soit immédiatement utile à la progression du drame et à son dénouement. Avec ses oppositions tranchées et sa victime innocente qui obtient réparation, elle joue volontiers des ressorts classiques du mélodrame, tant et si bien qu'il lui arrive de montrer ses ficelles. Mais les couches de ce texte sont nombreuses, et Horovitz exploite toute la richesse dramatique de la

confrontation entre la victime et ses bourreaux. Dans cet univers où l'horreur du viol est devenue un tabou dont les deux hommes refusent de parler ouvertement, le salut se jouera ou non autour de leur capacité ou de leur résistance à dire les motifs inavouables qui les ont poussés au crime. Ainsi ramenée sur le terrain du langage, une arme qu'Élisabeth maîtrise mieux que Kevin et Benoît pour avoir fait des études universitaires, la longue confrontation met progressivement au jour les contradictions profondes des deux violeurs et explore, sur fond de clivages sociaux, les thèmes du pardon, de la vengeance, de la misogynie, de la violence et du désir sexuel. Si la pièce ne pèche pas toujours par excès de subtilité, elle garde le spectateur en haleine jusqu'au dénouement final avec son rythme haletant, ses nombreuses montées dramatiques et son écriture choc qui fait la part belle à la psychologie des personnages.

Les acteurs sont pour beaucoup dans la réussite de l'entreprise. Antoine Bertrand dans le rôle du balourd Benoît, finalement rongé par le remords, et Marc-François Blondin dans celui de l'abject et cruel Kevin offrent une performance d'un réalisme peu commun. On y croit dès les premières scènes tant leur jeu est criant de vérité : une justesse sans artifice qui nous fait oublier que nous sommes au théâtre. L'interprétation très physique des deux acteurs, la force brute qu'ils dégagent, crée une tension palpable qui n'est rien moins qu'absorbante.

Le Baiser de la veuve

Texte de Israël Horovitz. Mise en scène : Mario Borges ; assistante à la mise en scène et régie : Lison Plante ; décor et éclairages : Michel St-Amand ; costumes : Julie Breton ; environnement sonore : Alain Jenkins. Avec Julie Beauchemin (Élisabeth Létourneau), Antoine Bertrand (Benoît « le Taureau » Leblanc) et Marc-François Blondin (Kevin « le Grand fouette » Frenette). Production d'À qui mieux mieux III, présentée à l'Espace Geordie du 9 au 26 novembre 2005.

Dans le rôle d'Élisabeth, la prestation de Julie Beauchemin est de la même tenue. Venue confronter deux des violeurs qui figurent sur sa liste, elle se retrouve seule avec eux en terrain hostile : la petite usine de recyclage, un lieu sans témoin où le passé pourrait se reproduire. Jouée avec force et franchise, l'Élisabeth de Beauchemin navigue adroitement dans cette fosse aux lions. Si bien d'ailleurs qu'on ne distingue plus toujours la proie du chasseur. Son incarnation d'une femme autrement ordinaire et anonyme est également convaincante et fait un contrepoint efficace au duo machiste.

À l'image du texte, la mise en scène de Mario Borges est haletante. La tension dramatique y est exploitée à son maximum et elle demeure constante ; une mise en scène qui ne fait pas toujours dans la demi-mesure mais dont le parti pris réaliste, pleinement assumé, reste néanmoins crédible. L'action est resserrée, sans temps mort, et le rythme insufflé à l'ensemble ne se dément pas tout au long du spectacle. Surtout, à en juger par les résultats, la direction d'acteurs fut à la fois précise et juste, des qualités essentielles pour une pièce comme *le Baiser de la veuve*.

Car, il faut le souligner, à l'Espace Geordie, l'inévitable proximité avec le public ne pardonne pas, et seuls des acteurs de talent dirigés avec rigueur peuvent défendre un tel drame lorsque, sous la lumière crue des néons, on peut voit jusqu'au blanc de leurs yeux. Les trois comédiens diplômés de St-Hyacinthe s'en tirent haut la main. Fondateurs de la compagnie À qui mieux mieux III, dont c'est ici la première production, ils ne sortent pas des sentiers battus, mais offrent une performance digne de mention qui augure bien de l'avenir.